Ce n'est pas tout de lui obéir, il faut lui plaire, il faut qu'ils se rompent, qu'ils se tourmentent, qu'ils se tuent à traiter ses affaires et puisqu'ils se satisfont de son plaisir, qu'ils sacrifient leur goût pour le sien, qu'ils forcent leur tempérament, qu'ils se dépouillent de leur naturel. Il faut qu'ils prennent garde à ses paroles, à sa voix, à ses signes, à ses yeux : que leurs yeux, leurs pieds, leurs mains soient continuellement occupés à épier ses volontés et à découvrir ses pensées.

Est-ce là vivre heureux ? Cela s'appelle-t-il vivre ? Est-il rien au monde de plus insupportable que cet état, je ne dis pas pour un homme de coeur, je ne dis pas pour un homme bien né, mais seulement pour celui qui a du bon sens, ou juste la figure d'un homme ? Quelle condition est plus misérable que celle de vivre ainsi, n'ayant rien à soi et tenant d'un autre son bien-être, sa liberté, son corps et sa vie ?

Mais ils veulent servir pour avoir des biens : comme s'ils ne pouvaient rien gagner qui soit à eux, puisqu'ils ne peuvent pas dire d'eux qu'ils sont à eux-mêmes. Et, comme si quelqu'un pouvait avoir quelque chose à soi sous un tyran, ils veulent pouvoir se dire possesseurs de biens, et ils oublient que ce sont eux qui lui donnent la force de tout ravir à tous, et de ne rien laisser à personne. Ils voient que ce sont les biens qui rendent les hommes sujets de sa cruauté, qu'il n'y a aucun crime envers lui plus digne de mort que la propriété ; qu'il n'aime que les richesses et s'attaque de préférence aux riches, qui viennent cependant se présenter à lui comme devant un boucher, pour s'y offrir pleins et bien repus, et lui donner envie.

Ces favoris ne devraient pas tant se souvenir de ceux qui ont gagné beaucoup de biens autour des tyrans, que de ceux qui, en ayant amassé pendant quelque temps, y ont perdu peu après les biens et la vie.